

Deux familles d'origine : le conflit en termes racistes

Une famille nombreuse vient au premier entretien de thérapie familiale "à cause d'Emilie", une gravissime anorexique vomisseuse pour laquelle ont échoué toutes les précédentes tentatives thérapeutiques. Elle est adressée par une collègue psychothérapeute qui après quelques entretiens avec la patiente désignée, a prévenu de l'inutilité de poursuivre la série de tentatives de traitement individuel. De fait, ayant épuisé en quelques séances le récit de "ses malheurs" et de ses mésaventures thérapeutiques, la jeune fille, qui a vaguement désigné ses parents comme "deux braves personnes qui pourtant se comprennent peu", semble n'avoir plus rien à dire. Elle reste là, comme vidée, inaccessible dans son abatement passif.

Ayant convoqué les parents à un entretien, dans le but d'élargir sa vision du contexte dans lequel vit la patiente, la collègue assiste avec stupeur à une série de querelles qu'on ne peut arrêter, entre eux deux sur des sujets totalement étrangers au problème, querelles dans lesquelles la patiente désignée intervient souvent, dans le but évident d'apporter quelques éclaircissements sans toutefois aboutir à rien. Ses commentaires qui frappent la collègue par leur pertinence, tombent tous régulièrement "in vacuum". Les parents semblent trop occupés à se contredire pour écouter leur fille.

Voici ce que nous recueillons à la première séance de thérapie familiale. Les deux parents, âgés d'environ 50 ans, exercent la même profession libérale dans un gros bourg. Lui est issu d'une famille (que j'appellerai Crippa) de commerçants typiquement provinciaux, petits bourgeois, très attachés aux valeurs du bon vieux temps : une mère consacrée à la maison, à l'église, aux œuvres de bienfaisance, un père entièrement voué au travail et aux pratiques religieuses.

Elle, est au contraire l'aînée d'une famille hautaine, de tradition libérale, qui tient en grand mépris église, prêtres et ceux qui les fréquentent (j'appellerai cette famille De Marchi). Il en résulte que la belle-mère De Marchi ne fit jamais aucun mystère de son mépris pour les origines du gendre. La belle-mère Crippa de son côté manifesta une profonde douleur lorsque son fils lui annonça ses fiançailles avec une diplômée et de plus athée. "Comment peut-on épouser une femme issue d'une telle famille ! Ce ne sont pas des femmes d'intérieur, ce ne sont pas des femmes à épouser !".

Quoiqu'il en soit, ils s'épousent et dès le début du mariage, s'engagent dans une compétition professionnelle : ils se disputent les succès, grignotent leurs territoires respectifs de compétence. Les deux enfants aînés, un garçon et la patiente désignée, passent "par obligation" plusieurs années dans la maison de la grand-mère maternelle,

LE RACISME DANS LA FAMILLE*

Mara SELVINI-PALAZZOLI

Tandis que de toutes parts l'on prend conscience de l'aspect inacceptable du racisme et que finalement s'organise la contestation d'une telle plaie sociale, la psychothérapie familiale nous révèle curieusement, cas après cas, que de la même manière le microgroupe social naturel structure et stabilise certains de ses dysfonctionnements en fonction de mythes heredo-biologiques en tout semblables à ceux qui fondent le racisme. C'est pour cette raison que je me suis autorisée à utiliser aussi ce terme typiquement sociologique pour la famille dans laquelle le phénomène peut être observé, pour ainsi dire, à l'état naissant.

L'encyclopédie philosophique de l'Institut pour la collaboration culturelle dans son édition de 1957 définit ainsi le terme "racisme".**

"Le Racisme, en général, est la tendance à considérer chaque type de civilisation et de culture comme la manifestation de qualités raciales déterminées (...). De ce fait, il ne croit pas du tout à une égalité substantielle des races, mais il reconnaît qu'elles sont différentes *et donc qu'elles ont une valeur supérieure ou inférieure* ; à partir de là découle l'obligation de la primauté du meilleur et du plus fort, la subordination du moins bon et plus faible (...). Toute opposition entre fantastique et réel tend à disparaître et l'existence se concrétise exclusivement en tant que réalité biologique raciale : identification d'être et de race ...

De part son caractère essentiellement *mythique* le racisme ne peut être confondu avec une étude rigoureusement scientifique de races et des rapports qu'elles peuvent nouer avec les diverses cultures."

Ce qu'il m'importe le plus de souligner dans cette définition est le caractère mythique du racisme : mythique au sens d'irrationnel, d'anti-scientifique et aussi de collectif tant il est vrai que le mythe est lié au

* Tiré de "Archivio di psicologia, neurologia e psichiatria", XXXII, fasc. VI, 1971.

** Du "racisme", je rapporte seulement la définition générale qui m'intéresse ici pour l'argument que j'entends développer. Je ne m'étends pas, par souci de concision sur les très importantes considérations faites à ce sujet par le Marxisme. Je me limiterai à citer la célèbre affirmation de Marx : "un nègre a la peau noire quelles que soient les circonstances, mais c'est seulement dans certaines conditions socio-économiques, qu'il devient un esclave.

social jusque-là, "il n'est jamais produit par un seul mais par un peuple ou un clan".

Reprenant la définition du racisme dans ses généralités ici rapportées, j'essaierai de la reformuler en termes adaptés à son application au premier groupe naturel : la famille (raciste).

Est raciste la tendance à considérer un comportement individuel et inter-personnel comme des manifestations découlant de caractéristiques heredo-biologiques déterminées. Reconnaisant les membres d'un groupe naturel comme génétiquement différents *on leur attribue automatiquement une valeur supérieure ou inférieure*. En découle l'obligation (attendu) de la primauté du meilleur et plus fort, de la subordination du moins bon et plus faible. Toute opposition contre fantastique et réel tend à disparaître et l'individu se concrétise exclusivement comme réalité hérédobiotique. L'être est identifié à partir de quelques caractéristiques hérédobiotiques. Du fait de son caractère essentiellement mythique, le racisme familial doit être confronté à une étude rigoureusement scientifique des individus, des rapports et des rôles que ceux-ci soutiennent dans le contexte du système familial.

En fait, si le caractère du racisme en général est mythique, c'est aussi le cas du racisme familial, en tant qu'irrationnel, anti-scientifique et lié au social.

Le mythe familial en effet n'est pas produit par un seul, mais par le groupe naturel tout entier. Comme on le verra mieux tout à l'heure, celui-ci fait partie d'un système familial au maintien duquel tous les participants contribuent conjointement.

Ferreira dans un article désormais classique paru en 1963 "Family myth and homeostasis" a, le premier, posé le concept de mythe familial comme phénomène systémique associant son surgissement, sa persistance et son aggravation dans le maintien homéostatique d'une organisation familiale donnée.

Dans cet article, l'auteur, alors qu'il décrit divers exemples assez classiques de mythes familiaux, ne fait pas état du mythe dont nous nous occupons ici, pas plus qu'aucun autres de ceux qui, à notre connaissance, ont étudié la famille n'y fait davantage illusion.

Ferreira dit : "Par mythe familial on entend une série de croyances solidement intégrées et partagées par tous les membres de la famille, croyances concernant chaque membre et les relations réciproques dans la famille ; elles ne sont pas niées par aucun de ceux qui y sont impliqués même si l'existence de tels mythes requiert assez souvent de grosses distorsions de la réalité".

Il est important de noter que, bien que le mythe familial fasse partie des images familiales, il est souvent différent de la façade que la famille en tant que groupe essaie de présenter aux autres.

Il fait plutôt partie intégrante du mode qu'a la famille d'apparaître à ses membres, c'est-à-dire qu'il est une partie de l'image interne du groupe, une image à laquelle tous les membres de la famille contribuent et que, manifestement, ils s'efforcent de conserver.

En termes d'image familiale interne, le mythe familial renvoie aux rôles reconnus de ses membres.

Il exprime des convictions partagées concernant autant les membres de la famille que leurs rapports, convictions qui doivent être acceptées a priori malgré de flagrantes falsifications. Le mythe familial décrit les rôles et les attributions des membres dans leurs transactions réciproques, rôles et attributions qui, bien que faux et illusoire, sont acceptés par chacun comme chose sacrée et tabou, que personne n'ose analyser et encore moins transgresser. L'un des membres peut savoir et même souvent sait qu'une grande partie de cette image est fautive, quelque chose de semblable à la ligne politique officielle d'un parti.

Mais une telle conscience lorsqu'elle existe est gardée pour soi et cachée au point qu'en pratique l'individu s'opposera de toutes ses forces à sa mise en évidence de sorte que, allant jusqu'à refuser d'en reconnaître l'existence, il fera de son mieux pour maintenir intact le mythe familial. *Car le mythe "explique" le comportement des individus dans la famille au même moment qu'il en cache les "motivations"*.

Cette dernière observation de Ferreira me paraît la plus importante car c'est de là, à mon avis, que naît l'interdit de reconnaître l'existence de mythe et de le mettre en évidence de façon patente. En fait, comme on le voit bien à partir des tentatives thérapeutiques rapportées par Ferreira (assez maladroitement à vrai dire) mais n'oublions pas que son texte date de 1963 et que depuis lors la technique de la psychothérapie familiale a fait d'importants progrès et de notre expérience personnelle, le groupe entier, y compris celui qui éventuellement souffre le plus du mythe, est prêt à disqualifier "d'une seule voix", le thérapeute imprudent qui se hasarderait à démasquer le mythe de façon directe au lieu de le contourner par des stratégies cachées et imprévisibles. Car, on ne le soulignera jamais assez, le mythe familial partagé, n'est pas un phénomène individuel et pas d'avantage duel, mais bel et bien un phénomène systémique, pierre angulaire du maintien de l'homéostasie du groupe naturel. Il fonctionne comme le dit Ferreira comme une soupape de sécurité dans les moments de stress, une sorte de thermostat qui entre en fonction chaque fois que les relations familiales connaissent un danger de rupture, de désintégration ou de chaos.

C'est-à-dire que le mythe tend à maintenir et même à augmenter le niveau d'organisation de la famille, cristallisant des schèmes de compor-

tement qui se perpétuent sur des modes circulaires et auto-régulateurs caractéristiques de tout mécanisme homéostatique.

L'ardeur à maintenir le mythe fait partie de l'ardeur à maintenir la relation, une relation qui évidemment est vécue par les participants comme étant d'importance vitale.

Le mythe hérédo-biologique lui aussi sert comme on le verra, à l'homéostasie du système familial : *et pendant qu'il sert à chacun à expliquer ou justifier ses propres comportements et ceux des autres, il en cache les motivations.*

Je rapporterai ici quelques exemples de mythe familial de type raciste rencontrés dans mon expérience de psychothérapie familiale.

Pour une meilleure compréhension de ces exemples j'ébaucherai quelques considérations de base.

Le couple : un carrefour de systèmes

Quand un homme et une femme se rencontrent et se mettent en ménage, ils se trouvent immédiatement confrontés à une série de problèmes. Parmi eux, l'un des plus importants est assurément leur provenance de familles différentes.

Différents souvent les lieux d'origine, différents les caractères somatiques, les croyances, les coutumes, les stéréotypes, les rites, différentes la *Weltanschauung* et l'échelle des valeurs, différentes les choses grandes et petites qui s'apprécient ou qui sont méprisées, différent l'arsenal comportemental, différentes souvent aussi les significations que chacune des familles attribue à de nombreuses expressions et paroles, même les plus communes et les plus employées.

De la rencontre de telles différences devra jaillir un style propre pour le nouveau noyau.

Ceci arrivera d'autant plus facilement que la communication entre les deux, sera plus ouverte et libre de toute crainte et d'autant plus que sera définitif le détachement de chacun des partenaires des liens ambivaux avec les familles d'origine.

En fait, c'est précisément le conjoint ayant les liens les plus conflictuels avec sa famille d'origine, qui cherche à imposer à l'autre ou une fréquentation plus assidue de cette dernière, ou certaines modalités de comportement, d'habitudes de croyances etc.

En termes systémiques, je dirai comme le dit D. Jackson, que le mariage est une relation fluide entre les deux partenaires et leur système respectif de comportement. Le concept de système s'applique au mariage comme à quelq' autre système que ce soit.

Mais le système matrimonial apparaît d'autant plus compliqué si l'on se rend compte que lorsqu'une personne vit avec une autre, il se crée inévitablement un nouveau système.

Lorsqu'un couple se forme, la chose la plus importante pour chacun des partenaires est de tenter de définir la nature de la nouvelle relation. Chacun souhaite un système de fonctionnement qui soit satisfaisant pour lui et préférerait pouvoir y accéder sans devoir changer les modalités de son comportement qu'il a déjà acquises. Chacun voudrait que ce soit l'autre qui s'adapte.

Le plus souvent chaque conjoint accepte comme bonnes ses propres façons de se comporter, ses propres petites manies, ses habitudes et trouve erronées, celles de l'autre. De ce fait, presque tous les mariages, au moins au début, comportent des frictions. Réduire de telles frictions dit Jackson est difficile à cause de l'universelle "cécité comportementale". Les individus contribuent à la formation du système conjoint non seulement avec des tendances comportementales conscientes, mais avec leur personnalité toute entière y compris la partie dont ils ne savent rien et qui a des motivations inconscientes.

Quoiqu'il en soit, chacun des deux conjoints tente de modeler la relation, d'infléchir la manière dont le système conjoint devra fonctionner et de déterminer les limites d'un comportement réciproquement acceptable.

Une fois que le système conjoint s'est stabilisé, il tend à demeurer en homéostasie. La tendance homéostatique, propre à chaque système, acquiert cependant un caractère particulièrement rigide dans les systèmes matrimoniaux insatisfaisants et en équilibre précaire.

Car de tels systèmes sont toujours caractérisés par de graves troubles de la communication (et par une série progressivement croissante de règles concernant "les thèmes dont on ne peut parler sans risquer une catastrophe"), antipathies, souffrances, rancœurs secrètes envers la famille d'origine du conjoint, qui ajoutées aux désillusions provoquées par le rapport au conjoint lui-même, restent à l'état latent. Un tel état de choses peut durer des années tant que dans le système n'est pas introduit un élément nouveau. Mais si un enfant vient à naître, brusquement tout se réactive et s'exacerbe. Il peut arriver alors que dans la vague du mythe hérédo-biologique une série de phénomènes converge vers le nouveau venu.

"A qui ressemble-t-il" ?

Cette interrogation universelle, un peu absurde pour un nouveau-né encore plutôt informe, peut susciter des réponses claires ou secrètes qui posent les fondements d'un funeste destin transpersonnel.

Pour désigner l'essence de cette nouvelle créature humaine, un *prédicat* suffira, une caractéristique physique par exemple : ce front bombé, cette forme des yeux, ces doigts faits de telle façon . . . Cette

caractéristique physique est là, témoignant d'une série d'autres caractéristiques qui "bien entendu" ne tarderont pas à se manifester et qui seront simultanément redoutées et attendues, suscitées et combattues. L'enfant s'inscrit ainsi dans le système déjà stabilisé par ses parents (et par la famille plus large). Ne lui appartiennent en propre, pour l'instant que son sexe et ces fameuses caractéristiques. Cela servira admirablement à construire un mythe au cas où le système en aurait besoin.

Voyons un exemple :

Une femme sur la quarantaine, mince et blonde, mère d'un fils unique étiqueté schizophrène à l'âge de 15 ans, vient me consulter pour une éventuelle psychothérapie familiale. Elle vit en ce moment dans une autre ville, chez une sœur. Elle voudrait une thérapie familiale pour trouver le courage de retourner habiter avec son mari et son fils sorti depuis peu de l'hôpital psychiatrique. Voici le passage le plus significatif de l'entretien.

"J'ai su que je pouvais avoir un fils anormal lorsque j'étais enceinte de trois mois. C'est à ce moment-là que je découvris que mon mari avait une sœur folle. Lui me l'avait tenu caché... comme tant d'autres choses. Ils sont de X (localité du Sud de l'Italie) des gens que l'on ne comprend pas. Des choses incroyables que je raconterai après. Celle-ci nous arriva un jour à la maison, qui l'aurait pensé ? ... elle fit une scène terrible avec mon mari, en plein égarement, elle hurlait ...

A partir de ce moment, je vécus dans la terreur. Quand l'enfant naquis, je vis tout de suite qu'il avait pris d'eux... les yeux, regardez (elle sort de son sac une photo d'enfant avec des yeux sombres qui m'apparaissent comme seulement tristes). Voyez ce regard... il est étrange... fixe, il m'a toujours fait peur ! "

De la suite de l'entretien, il ressort que le garçon inaugura brusquement à 15 ans un comportement psychotique fait de scènes violentes, hurlements et mimiques propres à "faire peur" à la mère (et non au père, en la présence duquel il se recomposait immédiatement tout en continuant à communiquer sur un mode psychotique).

Il apparaît aussi que la psychose avérée du fils explosa au moment, où la mère qui avait vécu pendant des années dans la maison comme une recluse, prit contact avec sa famille d'origine, qui insistait pour qu'elle se séparât de son mari.

Il apparaît aussi très significatif que la mère demande une psychothérapie de la famille au moment où le fils quittait l'hôpital psychiatrique. Comment pourrait-elle se séparer de son mari, maintenant qu'elle a un fils malade et qui a tellement besoin de ses soins ?

De qui tient-il ?

La question est devenue désormais classique dans notre répertoire de la première (ou des premières) entrevues familiales. Nous avons cependant appris qu'il faut être prudent : demander par hasard, courtoisement, comme pour une routine banale. Dans le cas heureux où il y a d'autres enfants, il vaut mieux commencer par ceux qui ne présentent pas de symptômes, pour arriver d'une manière presque imprévue au patient désigné. Nous accueillons les réponses sans commentaires d'aucun ordre et surtout pas critiques.

Le contexte thérapeutique glisserait immédiatement en contexte judiciaire donnant lieu à d'immédiates négations et disqualifications.

Une jeune mère demande par téléphone un entretien pour le problème de sa fille aînée Paule, 4 ans, qu'elle juge inéducable. Elle a aussi une seconde fille Stéphanie, 2 ans, qui ne pose pas de problème. Je ne convoque ensemble à l'entretien que les parents. Déjà, dans la première phase de recueil des données dont nous nous servons habituellement pour tracer le cadre familial, je note que le père s'exprime dans un langage d'étudiant.

Docteur : Niveau d'études ?

Père : Ah, j'ai fait un tas d'écoles. Ce qui fait sursauter l'épouse, une femme pâle correctement assise, enveloppée dans son manteau de fourrure qu'elle a refusé d'enlever. Il ressort du récit du père qu'il fut toujours un rebelle riche cependant de capacités de réalisation peu communes et de vastes intérêts.

S'étant soustrait à 14 ans à la tutelle d'un père autoritaire de souche artisanale qui voulait l'inclure dans sa boutique, il fit cent métiers, étudiant durement aux cours du soir grâce auxquels il obtint plusieurs diplômes techniques. Il occupe en ce moment un poste important de direction dans une société, gagne très bien sa vie et à temps perdu étudie l'électronique (dont il n'a rien à faire dans son emploi actuel, mais qui le passionne). Il a l'air d'un homme satisfait de ce qu'il fait et soucieux de s'améliorer.

La mère est originaire d'une famille de province. Ses parents sont enseignants. Elle aussi est institutrice et depuis quelques années travaille "même si elle n'en a pas besoin" dans une école maternelle où elle a aussi placé sa fille dans la classe d'une collègue. L'histoire de sa fille, qu'elle raconte d'une voix étouffée et les yeux brillants de larmes frappe par le peu d'importance des faits en égard à l'énormité du vécu négatif.

La mère : Déjà dès les premiers mois, je fus effrayée par la vivacité de l'enfant. Ça n'était pas normal.

Docteur : Par exemple ?

La mère : Il suffit que je vous dise qu'à peine âgée de quelques mois, elle réussit à se renverser avec son siège de plastique où je l'avais attachée. Elle trouva à s'agripper à quelque chose et chuta du meuble avec son petit siège et tout le reste.

Je restai persuadée qu'elle s'était fait quelque chose à la tête. Vers l'âge de deux ans, je la conduisis passer un électro-encéphalogramme car elle n'était pas normale.

Docteur : Que faisait-elle ?

La mère : Une rébellion continue, des caprices qui me faisaient honte, les gens disaient : "Mais qu'est-ce qu'elle a cet enfant ?". A la mer, il n'était pas possible de la faire sortir de l'eau. Je me suis toujours épuisée pendant des heures et des heures pour la rendre raisonnable.

On ne trouva rien dans le tracé, j'espérais qu'au moins le coup sur la tête puisse être une explication. Pas du tout . . . Ensuite à trois ans, je l'ai mise dans une école maternelle où je vais aussi travailler. J'ai préparé le terrain à l'avance, j'ai dit et redit à ma collègue que c'est une enfant particulièrement difficile, qu'elle devait la traiter à part et maintenant je m'entends dire que elle aussi ne sait plus par quel bout la prendre ! Alors on m'a conseillé de lui donner plus d'activités pour qu'elle se défoule. Ainsi je la conduisis prendre des leçons de patinage. Au début, elle semblait enthousiaste. Moi je restais là pour assister aux leçons comme les autres mères. Un jour, elle s'est heurtée au professeur de patinage, elle voulait faire à sa façon, je suis intervenue pour la faire obéir, il en est résulté une scène, la monitrice s'en est pris à moi (elle éclate en sanglots). Elle m'a fait honte devant toutes les autres mères, c'en était trop, trop ! Alors je me suis décidée à vous téléphoner. C'est toujours pire, toujours plus anormal.

Le père : Voilà, ma femme pense toujours aux autres, à ce que diront les gens, à faire bonne figure, moi j'en ai rien à foutre des gens ! Et puis elle exige de Paule un tas de choses du genre : se tenir bien à table, avec pour résultat que Paule ne veut plus manger.

Docteur : (Tourné vers l'épouse) Il y a aussi une enfant plus jeune, il me semble. Comment est-elle ?

La mère : Oh ! une enfant tout à fait normale (elle change d'expression et parle de Stéphanie, dit combien il a été facile de l'élever).

Docteur : De qui tient-elle ?

La mère : (sursautant) Qui ? . . .

Docteur : Stéphanie.

La mère : Ah de moi, exactement telle que j'étais lorsque j'étais petite, ma mère le dit aussi.

Docteur : Et Paule ?

La mère : (criant) De lui ! (Elle éclate de nouveau en sanglots) et moi je ne veux pas, je ne veux pas . . . car elle sera malheureuse toute la vie . . . Ce sera une infortunée . . .

Watzlawick, lorsqu'il parle des modalités d'interaction qui s'instaurent entre deux sujets dans la relation duelle dit : "Un partenaire n'impose pas à l'autre un certain type de relation, mais plutôt chacun se comporte d'une manière qui présuppose le comportement de l'autre et, ce faisant dans le même temps, il lui en fournit les raisons". Face à la constitution sthénique de cette enfant de quelques mois (élément personnel apporté par l'enfant dans la relation), la mère "prend peur" : la voilà confrontée à la donnée hérédito-biologique irréversible *la fille est comme le mari*.

Présupposant en elle, préfigurés, tous les comportements redoutés, elle lui fournit dans le même temps, les raisons pour qu'ils se vérifient. L'enfant de son côté, présupposant désormais chez la mère certains comportements, lui fournit ponctuellement les raisons pour qu'ils aient lieu. La modalité de communication symétrique constitue désormais un circuit, actions et rétroactions se renforcent mutuellement et l'escalade devient évidente et dangereuse. Mais le père aussi a un poids important dans le rôle systémique car il est lui aussi convaincu *que Paule est comme lui*. De cette manière le rapport triadique se complique avec constitution d'un triangle pervers : le père instaure une alliance secrète avec l'enfant, il ne fait pas mystère de son mépris pour les stéréotypes de son épouse et fournit à Paule qui l'amplifie son modèle de comportement. Mais Paule à ce stade, a une fonction importante : elle est le véhicule de la communication entre les parents. Avec le mythe de Paule (portrait de son père), le couple peut finalement combattre à terrain découvert : la mère contre les grossièretés du mari qui lui sont intolérables (et qu'elle veut supprimer chez Paule), le père contre le snobisme de l'épouse (qu'elle prétend imposer à Paule) ; mais surtout, tous les deux peuvent continuer à vivre ensemble parce qu'il y a Paule et même plus : *le problème de Paule*.

Deux familles d'origine : le conflit en termes racistes

Une famille nombreuse vient au premier entretien de thérapie familiale "à cause d'Emilie", une gravissime anorexique vomisseuse pour laquelle ont échoué toutes les précédentes tentatives thérapeutiques. Elle est adressée par une collègue psychothérapeute qui après quelques entretiens avec la patiente désignée, a prévenu de l'inutilité de poursuivre la série de tentatives de traitement individuel. De fait, ayant épuisé en quelques séances le récit de "ses malheurs" et de ses mésaventures thérapeutiques, la jeune fille, qui a vaguement désigné ses parents comme "deux braves personnes qui pourtant se comprennent peu", semble n'avoir plus rien à dire. Elle reste là, comme vidée, inaccessible dans son abaissement passif.

Ayant convoqué les parents à un entretien, dans le but d'élargir sa vision du contexte dans lequel vit la patiente, la collègue assiste avec stupeur à une série de querelles qu'on ne peut arrêter, entre eux deux sur des sujets totalement étrangers au problème, querelles dans lesquelles la patiente désignée intervient souvent, dans le but évident d'apporter quelques éclaircissements sans toutefois aboutir à rien. Ses commentaires qui frappent la collègue par leur pertinence, tombent tous régulièrement "in vacuum". Les parents semblent trop occupés à se contredire pour écouter leur fille.

Voici ce que nous recueillons à la première séance de thérapie familiale. Les deux parents, âgés d'environ 50 ans, exercent la même profession libérale dans un gros bourg. Lui est issu d'une famille (que j'appellerai Crippa) de commerçants typiquement provinciaux, petits bourgeois, très attachés aux valeurs du bon vieux temps : une mère consacrée à la maison, à l'église, aux œuvres de bienfaisance, un père entièrement voué au travail et aux pratiques religieuses.

Elle, est au contraire l'aînée d'une famille hautaine, de tradition libérale, qui tient en grand mépris église, prêtres et ceux qui les fréquentent (j'appellerai cette famille De Marchi). Il en résulte que la belle-mère De Marchi ne fit jamais aucun mystère de son mépris pour les origines du gendre. La belle-mère Crippa de son côté manifesta une profonde douleur lorsque son fils lui annonça ses fiançailles avec une diplômée et de plus athée. "Comment peut-on épouser une femme issue d'une telle famille ! Ce ne sont pas des femmes d'intérieur, ce ne sont pas des femmes à épouser !".

Quoiqu'il en soit, ils s'épousent et dès le début du mariage, s'engagent dans une compétition professionnelle : ils se disputent les succès, grignotent leurs territoires respectifs de compétence. Les deux enfants aînés, un garçon et la patiente désignée, passent "par obligation" plusieurs années dans la maison de la grand-mère maternelle,

femme on ne peut plus agressive qui ne perdait pas une occasion pour marquer chaque défaut du sceau dit typique de la race paternelle. — A la question — De qui tient-il ? — formulée pour chaque enfant, surgit un enchevêtrement de qualificatifs raciaux que père et mère distribuent de façon discordante. Par exemple, pour la mère, le fils aîné un Crippa pour certaines choses, un De Marchi pour le père. Il n'y a que pour Emilie que tous les deux sont d'accord : c'est une Crippa pur sang.

Voici l'enregistrement des transactions que Emilie inaugura à ce moment-là avec la mère.

Emilie (tendue vers sa mère qui est assise à côté d'elle). Tu te rappelles quand j'étais petite ? Je t'en faisais quelques-unes c'est vrai, et toi à me dire tout de suite que j'étais une Crippa. Mais le pire était que papa intervenait et toujours pour me défendre même si j'avais complètement tort . . . Ainsi j'étais toujours obligée d'être du côté de papa . . . et pourtant je t'aimais . . . énormément . . . Je ne sais pas ce que j'aurais donné pour . . . et au contraire, je te faisais la tête . . . parce que tu m'avais dit que j'étais une Crippa . . . et alors je ne savais plus quoi faire . . . J'aurais préféré mille fois que vous . . . m'écrasiez même . . . mais ensemble. Et puis il y a la conviction . . . nous avons fini par nous convaincre que les De Marchi sont mieux que les Crippa.

La mère (elle semble incapable de saisir le contenu de ce message. Elle est en retrait, dans une attitude défensive). Mais que pouvais-je y faire si tu ne parlais pas. Tu me faisais la tête pendant des journées entières ! (se tournant vers la thérapeute, se détendant, avec le ton de qui peut enfin parler avec quelqu'un qui raisonne) : Vous voyez, Docteur, une caractéristique essentielle des Crippa, c'est la susceptibilité. On ne peut discuter avec eux, ils sont tout de suite vexés ! . . .

Peut-être pour paraphraser Watzlawick, en termes traditionnellement racistes le commentaire devient-il plus clair.

Si vous êtes convaincus qu'un tel est "un nègre" vous présumez en lui certains comportements et dans le même temps vous lui en fournissez les raisons. Mais simultanément l'autre, qui sait que vous le prenez pour "un nègre", présumant en vous certaines présuppositions, vous en fournit les raisons.

Si nous reprenons l'affirmation de Marx rapportée dans la note (cf. page 3), nous pouvons la réexaminer maintenant en termes systémiques et l'appliquer au mystère familial.

Un être humain est porteur de certaines caractéristiques dans toutes les situations mais c'est seulement dans certaines conditions de système familial que du fait de ces caractéristiques, il devient "un nègre".

Mais là le drame, inhérent à la complémentarité des rapports interhumains est global en-ceci qu'il implique et emprisonne dans une réciproque stagnation, tous ceux qui participent à la relation.

Car si quelqu'un, comme nous l'avons déjà vu, continue à rester "un nègre" parce qu'autrement il a peur de devenir "personne" dans la relation, de même ceux qui le traitent de cette manière, continueront à le faire et en raison de la même peur tragique.

Mara Selvini Palazzoli

Centre pour l'étude de la famille
et des techniques de groupe

Via Leopardi, 19
20123 Milano

Traduit par Claude Cappadonno, F-40800 Aire s/Adour.